

LE CHAMP EVENEMENTIEL

METAPHYSIQUE DE L'EVENEMENT : LA FIN DE L'HISTOIRE.

MICROPHYSIQUE DE L'EVENEMENT : LE CHAMP DES SINGULARITES

PATAPHYSIQUE DE L'EVENEMENT : L'ILLUSION DU VIRTUEL

À traduire
pour la
conférence

Kelley
Friedrich
Nietzsche
6 juin 2003

[REDACTED]

D'abord quelques mots pour resituer l'évènement majeur, celui du terrorisme, dont nous avons parlé lors de la première lecture.

Nous avons fait l'hypothèse que le terrorisme, au-delà de ses objectifs déclarés, ne ^{re} relève ni d'une cause, ni d'une fin précise, mais procède d'abord ~~de cette dés-~~ ~~de cette~~ de cette dissociation, de cette transparence du sens social, de cette ^{liquidation} ~~de cette~~ des fins sociales. Il est le précipité ~~inintelligible~~ de cette transparence sans ombre des systèmes, de cette domination d'une toute-puissance devenue mondiale.

Et nous avons conclu que l'illusion de pouvoir extirper le terrorisme comme un mal objectif est totale, puisqu'il est justement - dans son absurdité même, ^{l'expression} ~~de~~ la condamnation que cette société, que cette puissance porte sur elle-même

Tout Comme le problème des immigrés (la question ~~de~~ sociale de l'immigration) n'est que l'illustration plus visible de l'exil intérieur de l'Européen dans sa propre société, ainsi le terrorisme n'est que l'expression violente de la dissociation interne ^{n'} d'une puissance devenue toute-puissante. Et, par voie de conséquence, l'inoculation du terrorisme, ^{di} un seul acte terroriste majeur comme celui du 11 septembre suffit à libérer au coeur même de cette culture dominante tous les symptômes de la terreur (sous les formes, nous l'avons vu, de la terreur préventive, de la terreur sécuritaire, de la deterrence").

tout en étant un événement radical

Le terrorisme lui-même, ~~est un événement radical~~
Lui aussi tombe sous le ^{coup} du principe d'incertitude.

Non pas en fonction d'une quelconque "complicité avec le système", dont il jouerait le jeu sans le savoir, mais de par la mystification objective de l'information, de par le fait que tout événement, même le plus radical, est soluble dans l'information. Même le plus radicalement événementiel devient virtuel. Et cette incertitude-là n'est plus le fait d'une puissance mondiale quelle qu'elle soit. Elle transcende tout le monde. C'est l'effet même de la mondialisation.

Il y a une différence profonde entre l'évènement tel qu'il avait lieu dans le temps historique objectif (celui-là n'était pas virtuel), et l'évènement tel qu'il advient dans le temps réel de la mondialisation.

Il y a en effet discontinuité entre l'universel (les valeurs de la modernité héritées des Lumières) et le mondial comme pure gestion des flux et des marchés sous le signe d'une dérégulation planétaire. Certains ont prétendu que le mondial n'est qu'une phase ultérieure dans le schéma directeur des Lumières, le prolongement d'une modernité dont l'énergie rationnelle (selon HABERMAS) n'est pas du tout épuisée. Parti-pris d'une histoire continue, de la réalisation de l'Idée (d'essence hégélienne), dans le sens d'une finalité contrôlée. Mais alors, rien ne permet d'analyser ni de rendre compte du terrorisme comme événement de rupture et discontinuité radicale.

Il ~~est~~ ^{est} dans ~~l'hypothèse~~ ^{l'hypothèse} d'une continuité de l'universel et du mondial, ce peut être pour le meilleur ou pour le pire. Comme extension des échanges, de l'information et de la communication, le mondial peut être dit prolonger les Lumières dans ce qu'elles ont de meilleur.

Comme perspective de rationalisation ~~de tout prix~~
~~de croissance à tout prix et de dérive~~
~~de détournement de l'universel à des fins totalitaires,~~
on peut dire ^{qu'il y avait dans} les Lumières ~~les prémices~~
de l'ordre mondial actuel dans ce qu'il a de pire.

Dans l'hypothèse de la discontinuité, il n'est plus question

d'une histoire "in progress", d'un schéma directeur de l'évolution, ni de régulation par la crise - on a affaire à un ordre virtuel définitif (fin de l'histoire) et à des événements de rupture où se dessine l'éventualité de la catastrophe.

Nous sommes en fait devant une situation extrême, antagonique, paroxystique et paradoxale : celle à la fois de l'échange généralisé et de l'échange impossible..

~~Le processus mondial, poussé à sa limite, mène à une impasse - échange impossible de la puissance, échange impossible de la guerre, échange impossible des individus eux-mêmes dans l'excès de la communication (illusion de la théorie communicationnelle selon Habermas).~~

L'échange généralisé (celui des flux, des réseaux, de la communication universelle) ~~est donc lui-même impossible.~~

aboutit à sa propre dénégation, qui n'est plus alors une simple crise de croissance, mais une catastrophe, une involution brutale telle qu'on peut la voir se profiler partout aujourd'hui, dans ce qu'on pourrait appeler "la baisse tendancielle du taux d'échange et de communication réel". Comme on sait, les extrêmes se touchent, et le degré infini redevient le degré zéro. Degré zéro de la valeur dans l'équivalence totale.

Degré zéro de la puissance dans la globalisation même de la puissance: rien ne lui répond plus, et elle ne répond plus à rien.

La globalisation est une entreprise de neutralisation ~~mondiale~~, de résolution de tous les conflits, d'équivalence générale (Ausgleichung, Ausgeglichenheit) ~~dans les~~ ~~et in Ordnung~~). Mais un ordre par défaut, ~~et comme~~

~~chez BRECHT quand il parle de la bière et du cigare,~~
~~(dans son Plöcklingsgespräch): "Cette bière n'est pas~~
~~une bière, mais le cigare qui plus n'est pas un cigare~~
~~de la bière est dans l'ordre.~~

Tout s'équivaut dans une équation à somme nulle. Finie la dialectique, finies la thèse et l'antithèse qui se résolvent et se dépassent dans la synthèse. Désormais les termes opposés, le positif et le négatif, se dissolvent réciproquement bis zum Nullpunkt. Le résultat est le nivellement ~~de~~ de toute réalité, de toute singularité. Eine abgründige Oberflächlichkeit.

En fait, cette neutralisation définitive (diese totale Ausgleichung) n'a jamais lieu. Le processus s'enraye toujours, et, s'il n'y a plus en effet de résolution dialectique, il y a montée en puissance des extrêmes, qui se potentialisent respectivement (heben sich nicht auf, sondern steigern sich wechselseitig). Ainsi l'antagonisme de la puissance mondiale et du terrorisme. Pas de réconciliation possible. Il n'y a jamais d'armistice entre les forces antagonistes, ni de possibilité d'un ordre intégral. Il n'y a jamais d'armistice de la pensée non plus, qui y résiste farouchement, ni d'armistice de l'évènement au sens fort - tout au plus les évènements font grève pendant un certain temps puis, soudainement, ils refont irruption. Ceci est rassurant en quelque sorte : l'Empire du Bien, s'il ne peut être défait, est aussi voué à un échec perpétuel.

absente
p. (5)

Toute cette entreprise de neutralisation, de dissuasion aboutit au "non-événement", dont l'équivalent dans l'espace est le "non-lieu" : tous ces espaces vides et désincarnés, autoroutes, grandes surfaces, aéroports - tous ces espaces qui n'en sont plus et d'où a disparu la forme symbolique du territoire. Espace sans dimension, espace déterritorialisé - comme si tout espace naturel devait disparaître et ne plus servir qu'à l'extension des réseaux.

La même dissuasion joue aussi, sous de multiples formes, dans notre espace symbolique, cette intériorité dont nous sommes si fiers - menacée elle aussi. L'espace du secret est menacé. Tout doit apparaître, transparaitre, devenir visible. Tout ce qui était caché doit être mis en circulation. Mise en réseau de la vie psychique, affectivité sous contrôle : on voit comment la dissuasion s'infiltré partout, et comment la terreur s'accompagne de l'intériorisation de la terreur, si bien qu'on peut dire, comme ~~Benjamin le disait~~ BENJAMIN le disait du fascisme (que le fascisme se compose du fascisme et de l'anti-fascisme) qu'auusi bien le terrorisme se compose du terrorisme et de l'anti-terrorisme.

∞

Il ne faut pas imaginer le "non-évènement" comme une forme inerte, un vide où il ne passe rien. Au contraire : le non-évènement, c'est le changement. Le changement est le contraire de l'évènement.

Nous avons déjà analysé l'information comme productrice de non-évènement, productrice d'une indifférenciation générale - mais cela non pas parce qu'elle serait immobile ou répétitive, au contraire : comme succession accélérée, comme actualité sans répit. Son domaine est celui du temps réel, et le temps réel ne supporte pas l'immobilité. A partir du moment où il n'y a plus de fin ni d'équivalence stable, tout doit changer impérativement. Quand les choses ne peuvent plus s'échanger (l'échange impossible), elles ne peuvent plus que changer frénétiquement (l'échange généralisé). C'est l'escalade perpétuelle. La mode en est l'illustration parfaite, domaine par excellence du pseudo-évènement et d'une modernité éphémère. L'emprise des modèles suscite ainsi une culture systématique de la différence et du "turn-over" qui met fin à toute dimension historique.

Au lieu de devenir, les choses se mettent à changer. Au lieu de se développer au fil d'une histoire, elles se mettent à se succéder dans le vide.

Pour ce qui est du temps, on pourrait faire trois hypothèses : celle du devenir, qui est l'hypothèse souveraine (celle de NIETZSCHE) - celle de l'histoire, qui fut longtemps notre hypothèse forte, celle de la modernité - et celle du changement, notre hypothèse actuelle, qui correspond à une intensité minimale, où les formes se confondent et s'annulent, jusqu'à recréer l'équivalent d'un immobilisme total : cette impression, à travers le tourbillon de l'actualité, que rien ne change en réalité.

~~... à travers le bouillonnement de l'histoire~~
~~... qui a permis ce changement.~~

Ambiguïté de la modernité. Elle ouvre à la fois une perspective infinie, une perspective finale, celle ~~de~~ ^{et de l'histoire} du progrès ~~et de l'histoire~~, et en même temps sur une dérégulation de plus en plus ^{profonde} due au développement irrépessible de la technique, à la mise en oeuvre ^{d'une circulation} du changement et de l'échange généralisé, où se perdent tous les objectifs et ~~toutes~~ les valeurs des Lumières, qui en ~~étaient~~ ^{étaient} l'origine. Il ~~est~~ ^{est} l'idée de la modernité, ~~un~~ ^{un} l'imaginaire de la modernité, ~~qui ont~~ ^{qui ont} disparu dans la réalisation inconditionnelle du changement, dans l'exacerbation ^{de la croissance} ~~de la croissance~~ désormais sans principes et ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la} ~~croissance~~ ^{croissance}.

~~On comprend~~ l'analogie ^{avec} la réalité. Il y avait une réalité dominée par un principe de réalité. Puis le principe a disparu, mais la réalité, elle, court toute seule par inertie. Libérée de son principe, elle fonce comme un canard sans tête, elle se développe de manière exponentielle, elle devient la réalité intégrale, la réalisation intégrale de toutes les possibilités. Elle a dévoré sa propre utopie, elle a dévoré son propre principe, ~~elle~~ ^{elle} fonctionne au-delà de sa propre fin.

Que devient l'évènement dans tout cela? L'Histoire aussi fonctionne au-delà de sa propre fin. Il y avait une définition de l'évènement historique - la Révolution en était le modèle, et le sens même du concept d'évènement date de la Révolution.

L'Histoire se faisait selon une dialectique de l'universel, selon une certaine continuité et une certaine rationalité. Dans ce contexte, l'évènement pouvait s'analyser comme point fort dans le déroulement historique. ~~Il n'en est plus du tout ainsi. Avec la montée en~~ ^{puissance} ~~puissance~~ d'un ordre mondial, les conflits et les contradictions qui ~~faisaient~~ ^{font} la texture de l'histoire, dans la mécanique du changement et de l'échange généralisé.

Sa discontinuité occasionnelle fait encore partie d'une dialectique d'ensemble, il rentre dans un système de valeurs universelles. Avec la montée en puissance de l'ordre mondial, il n'y a plus de valeurs universelles.

Les conflits et les contradictions se dissolvent.
Il n'y a plus qu'un ordre immanent, exclusif de tout idéal et de toute idéologie, uniquement soucieux de la circulation des flux et de l'extension des réseaux.

L'évènement, quand il survient, n'apparaît plus alors - telles les divinités païennes dans un ordre christianisé - que comme diabolique, inspiré par quelque puissance du Mal. Il doit donc être immédiatement dénoncé, conjuré, éliminé, ou noyé dans l'information, dans la monotonie du politique (c'est-à-dire dans le non-évènement), ou encore balayé par la guerre, comme on l'a vu récemment avec l'Afghanistan et l'Irak, ou construit en trompe-l'oeil (l'Europe comme pseudo-évènement, comme modèle de simulation).

L'histoire une fois effacée par le changement et l'universel écrasé par la puissance du mondial (on voit le cas que Bush fait des institutions internationales), il n'y a plus face à face que les extrêmes : la puissance mondiale et le terrorisme.

Du coup, l'histoire et les valeurs universelles redeviennent pour nous un objet nostalgique, et on voit fleurir partout le désir d'histoire, de réhabilitation, de commémoration, de "lieux de mémoire" - comme si, tout en vivant la fin de l'histoire, nous nous efforcions d'alimenter cette fin de l'histoire.

même. Il guette tout système à son apogée, à son point de perfection. Il vient du coeur même du système - c'est une convulsion interne, et non un simple raté de fonctionnement.

C'est comme si tout système alimentait secrètement, en même temps que tous les ingrédients de sa puissance, un malin génie qui veillerait quelque part à son retournement. N'y a-t-il pas d'ailleurs un malin génie de la technique elle-même, et les machines ne font-elles pas, tout en exigeant de fonctionner, que guetter l'occasion de tomber en panne ?

Tout cela pourtant ne prend pas nécessairement une forme violente ou terroriste : ce malin génie est aussi celui de toute singularité qui ne joue pas le jeu, qui émerge selon d'autres règles, et qui désobéit au jeu des oppositions réglées. Et cette singularité peut être celle du corps, de la langue, du jeu, de la culture. Il y aurait dans les interstices du virtuel et du mondial, toute une micro-physique à faire de la singularité, dans sa résistance irréductible à la mise en réseau et à la pensée unique.



J'en viens maintenant à une catégorie mystérieuse, celle de ce qui n'est pas un évènement à proprement parler, ~~qui n'est pas un évènement~~ et qui n'est pas non plus un non-évènement.

De même qu'ALFRED JARRY définit la pataphysique comme "science des solutions imaginaires", on pourrait avancer ici le terme de "pataphysique des évènements imaginaires".

~~Il s'agit plus précisément d'analyse que de prononcé~~
~~sur l'existence, l'absence, l'absence, l'absence~~ faite à la fois de notre désir d'évènement et du désir de l'évènement lui-même de ~~se produire~~

Au phantasme d'un univers intégral de l'information et de la communication, ~~qui est celui de~~, s'oppose secrètement le désir d'un univers tout entier fait d'affinités électives et de coïncidences imprévisibles. Celui de la chance, de la fortune et du jeu. Où rien n'arrive accidentellement, mais de par une nécessité interne ou ~~par~~ par coïncidence, ~~selon~~ selon une convergence heureuse ou malheureuse. Dans cet univers rien de ce qui arrive n'est laissé à la probabilité statistique, mais à la libre éventualité ~~pour~~ ^{pour l'} évènement de se produire. Or tout veut se produire, et c'est nous qui nous opposons à cette possibilité infinie. Tous les évènements sont là, ~~et nous savons que de se produire~~

~~Mais seuls quelques uns passent complètement à travers les mailles du filet. Tout ce que nous pouvons faire, c'est les détourner, sinon leur occurrence est fatale. On sait par ailleurs que tout effort pour conjurer un évènement ne fait que précipiter son échéance. Nous méconnaissions cette force inhérente aux évènements qui est~~

~~qu'ils ont~~ ^{qu'ils ont} ils sont là en puissance. Cette puissance-là, c'est celle des choses en mal d'apparition, et elle a un écho en nous. De là vient l'intuition ~~a priori~~, et même la certitude a priori que quelque chose doit se produire! ~~à la puissance de~~

^{en} L'évènement est fait de tous ceux qui ~~voient~~ simultanément la possibilité ~~de~~ ~~mais~~ qui n'ont pas eu lieu.

Et c'est grâce à ces probabilités non actualisées que son effet est incalculable. Et l'effet est rétrospectif: quand on considère tout ce qui a été éliminé pour qu'il ait lieu, il ne peut plus ne pas avoir lieu. Son occurrence est devenue fatale.

Pour évaluer un évènement, il faut ainsi évaluer tout ce qui n'a pas lieu, mais se condense en lui d'un seul coup. Car rien de ce qui n'a pas eu lieu ne disparaît définitivement. Les évènements absents mènent une vie parallèle, à l'ombre des évènements "réels", et resurgissent parfois soudainement, d'une façon pour nous inintelligible. Le présent actuel est ainsi fait de cette inactualité toujours vivante. C'est comme pour l'individu à sa naissance: un seul de tous les "moi" possibles se réalise, trouve son identité, mais les autres, de quelque façon, ne cessent pas d'exister parallèlement. Ce sont tous ces "autres" qui constituent l'~~altérité~~ altérité interne du sujet, et de temps en temps le traversent, en mettant son identité en échec.

L'hypothèse des évènements parallèles, des lignes événementielles parallèles remet en question la conception d'une histoire linéaire et progressive. A tout instant, chaque ligne peut switcher sur une ligne parallèle, comme à chaque instant l'existence individuelle peut être traversée par des configurations parallèles - selon un devenir imprévisible.

Lorsque ces parallèles ne se rejoignent jamais (comme dans la géométrie euclidienne), c'est mauvais signe (mais nous ne vivons pas dans une géométrie euclidienne).

Lorsqu'aucun évènement inattendu ne vient interrompre le fil de l'histoire, alors celle-ci peut être considérée comme morte, puisque se déroulant sur un modèle identique.

De même, sans ces ~~_____~~

multiple, doubles, sans ces multiples "moi" qui n'ont pas ~~émergé~~ mais ~~qui~~ le suivent comme son ombre, et ~~qui~~ interviennent de façon heureuse ou malheureuse, l'individu serait identique à lui-même, ~~il ne serait~~ ^{plus} que ce qu'il est. Plus question du devenir, plus question du jeu des métamorphoses (toute la littérature, surtout le roman, ~~est~~ ^{est} faite de ce jeu de l'altérité).

On peut penser ici au concept d'"uchronie", introduit au 19ème siècle par le philosophe RENOUVIN, faisant écho à celui d'utopie, mais dans ~~le sens~~ ^{le sens} inverse. L'utopie relève ~~d'un~~ d'un avenir imaginaire : que pourrait-il idéalement se passer, si... L'uchronie consisterait dans ~~la~~ la même projection imaginaire, mais jouant sur le passé : que se serait-il passé, si... En faisant varier les circonstances, les données événementielles, à quel autre événement ~~aurait-on~~ aurait-on abouti ? A quel autre événement rétrospectivement ~~possible~~ ^{possible} ? (non seulement ~~le~~ ^{voir} le nez de Cléopâtre, mais aussi le Pont de l'Alma dans la mort de Diana, ou l'arrivée inattendue de Blücher sur le champ de bataille de Waterloo...). Il y a ainsi, ~~à~~ ^{autre} l'imaginaire utopique, tout un imaginaire uchronique, dont on peut penser qu'il est parfaitement vain, ~~(comme l'utopie d'ailleurs)~~ si on a une vision réaliste des choses, mais qui prend toute sa force si on garde l'hypothèse de ~~l'imprégnation~~ de ce qui a lieu actuellement par ce qui n'a pas eu lieu, de la puissance virtuelle des événements absents.

Aujourd'hui, fin de l'utopie, fin de l'uchronie : nous sommes dans le temps réel, nous sommes dans ~~un~~ ^{un} univers réel, c'est là la double face de la modernité : ~~elle~~ ^{elle}

~~qui~~ ^{La modernité, qui a suscité} crée en même temps deux perspectives contradictoires. ~~elle~~ ^{elle} crée l'imaginaire utopique ~~en~~ ^{produit} en même temps ~~la~~ la réalité objective (technologique, économique, scientifique), qui, elle, poursuit inexorablement sa voie, à l'exclusion de ~~l'imaginaire~~ ^{tout} l'imaginaire. Si pendant longtemps ~~le~~

~~les deux~~ ont mené une existence ~~à l'...~~ contradictoire
 et ~~parfois~~ complice, c'en est fini aujourd'hui. ~~La fin~~
 de la fiction ^{7h} sont ^{les deux} résorbés dans le virtuel ~~hallucination~~
~~et de l'acte~~. Dans le calcul numérique, ~~le tout~~
~~possibilités~~, la fiction ne peut même plus ressurgir -
 quant au réel, notre bon vieux réel, qui jouissait de son
 image et de sa référence au monde, il y a longtemps
 qu'il a disparu. Le possible lui-même n'est plus possible.
 Ce qui a lieu a lieu, un point c'est tout. C'est donc la
 fin de l'histoire ~~dans~~ sa continuité linéaire, et la fin
 de l'évènement dans sa discontinuité radicale, ~~la fin~~
~~de l'acte~~. Il n'y a plus que l'évi-
 dence flagrante de l'actualité, de la performance actuelle,
 qui du coup redevient une hallucination et une fiction
 totale.

Qu'en est-il de la pensée dans tout cela ? Disparaît-
 elle tout comme la fiction ? Quel est son rapport à
 l'évènement ?

La pensée rationnelle et critique s'attache aux évène-
 ments réels, aux évènements historiques. Mais une ~~autre~~
 pensée, elle, est en rapport avec ces évènements parallèles,
~~avec~~ ~~et qui n'a pas le même rapport même de ce qui~~
~~lieu~~. Elle ne suit donc pas la ligne du présent, passé,
 futur - elle est "perspectiviste", à la fois prospective
 et rétrospective, à la fois précession et écho rétro-
 spectif de l'évènement. Il faut envisager une autre
 temporalité ~~à l'...~~, une dimension où
 l'évènement se repercute dans le passé (retournement
 de la flèche du temps). Vous n'allez pas nous dire que
 l'avenir influe sur le passé, et que l'action remonte le
 cours du temps ? Ce n'est pas exactement cela. Par exem-
 ple, dans le cas de l'attentat du 11 septembre, on a l'im-
 pression que, tout en étant imprévisible, la pensée en
 était déjà là, et, ~~ne fois qu'il est survenu~~ ^{quand il est survenu}, on a l'impres-
 sion qu'il avait toujours déjà eu lieu. Etrange résonance
 que cet écho inverse de l'évènement dans la pensée, et
 qui ne passe pas par les voies logiques de l'analyse,

mais plutôt par celle ^{d'une} intelligence ~~complice~~ (complice). On n'est ^{pas} loin d'une pensée magique qui, sans égard aux causes "objectives", fait mentalement le vide d'où surgit l'évènement voulu. Elle n'explique pas, elle ne déchiffre pas (ça, c'est le travail de la pensée critique), elle fait évènement elle-même, ~~elle~~ ^{en} est l'onde de choc anticipée.

La pensée est une attente, une attention flottante. On pourrait parler, entre elle et l'évènement, de transfert et de contre-transfert. D'ailleurs, ceci est généralement vrai de toute notre existence ~~actuelle~~: une fois perdu ~~la ligne~~ d'horizon du progrès et de l'histoire, nous vivons en suspens. Nous ne sommes plus portés par le flux ^{temporel} ~~temporel~~, nous ne sommes plus mobilisés par le futur. Dans cette indifférence et cette ^{instabilité} ~~instabilité~~, nous ne pouvons plus qu'être en attente de quelque chose. ~~Cette~~ ^{celui-ci} ~~de~~ suspense fait partie de l'évènement. ~~celui-ci~~ ^{en quelque sorte} crée le vide qui le précède, ~~celui-ci~~ ~~conditionne~~ cette saturation inutile de l'existence ^{qui produit} ~~d'un~~ ~~comme~~ une condensation soudaine de toutes les énergies inemployées. Tout ce qui se passe avant lui paraît banal - c'est le règne du non-évènement. ~~Après~~ ~~lui~~, tout paraît encore plus banal. Après le II septembre nous sommes retombés dans une banalité encore plus ^{depressive} ~~depressive~~. C'est d'ailleurs un effet ^{que} ~~de~~ ~~du~~ II septembre d'avoir rendu le banal encore plus banal, et de faire prendre ainsi ~~banal~~ conscience de la futilité, de l'insignifiance et de la prétention de tout cet univers du politique, ~~de l'économique~~ et de la performance. ~~Tout cela ressemblant à une grosse~~

Dans ce sens, le II septembre aura servi d'analyse sauvage, de catharsis, de déconstruction violente, bien supérieure à toutes les epoches philosophiques, bien supérieure à toutes les analyses critiques. Une sorte de miroir parabolique de cette insignifiance devenue - telle qu'an elle-même l'évènement ~~l'aura changée~~ ^{l'aura changée}.

Pour saisir l'Évènementiel, il faut pousser à la limite l'analyse du Virtuel (derrière lequel se profile la toute-puissance de la mondialisation et des réseaux). Il faut partir de l'échange impossible du monde contre une quelconque vérité ou destination finale. D'où l'illusion définitive du monde : nous n'en saisirons jamais la clef. Cette illusion est insupportable. D'où la production, sous toutes leurs formes, de simulacres de sens, de vérité, de transcendance (qui vont de la religion à la vérité scientifique et à la réalité objective). Avec la Réalité Virtuelle et les technologies du numérique, nous vivons la phase ultime de cette entreprise de simulation, qui débouche cette fois sur la réalité "intégrale", sur un artefact technologique du monde d'où a complètement disparu l'illusion originelle (en apparence bien sûr - mais cela, c'est l'autre illusion, celle d'avoir mis fin à toute illusion).

Enfin, le simulacre est bien non pas ce qui cache la vérité, mais ce qui cache l'absence de vérité. C'est donc lui qui est vrai, ou du moins qui tient lieu de vérité. ~~Nous sommes dans une illusion totale du virtuel.~~

La ruse du simulacre est celle-ci : dès lors qu'on sait qu'il n'y a pas de vérité, on est libre de faire "comme si". Ainsi pour l'ordinateur : puisque je sais que la machine n'est pas véritablement intelligente, je peux faire comme si elle l'était, et en user librement. Si je sais que la vérité n'est pas la vérité, je peux jouer librement de tous les signes de la vérité. (KANT : l'illusion transcendantale).

D'où la prolifération des signes, dès lors qu'ils n'ont plus de référent, d'équivalent ~~à la vérité~~ dans une réalité quelconque. D'où une circulation accélérée

~~le virtuel~~, d'où la fuite en avant vers toujours d'autres simulacres : il faut combler le vide de la vérité. D'où l'impératif catégorique de ~~la~~ mobilité, de ~~ce~~ changement, d'où l'instantanéité du temps réel.

Or, parallèlement à ce changement perpétuel grandit l'incertitude dans tous les domaines - ~~et~~ ^{et}, par répercussion, la mise en oeuvre universelle du principe de précaution et de ~~la~~ sécurité. Finis le principe de plaisir et le principe de réalité. Règnent désormais le principe d'incertitude et le principe de sécurité. On parle de la prévention des risques majeurs, mais qui nous préservera, qui nous délivrera du plus grand de tous les risques : l'incertitude ?

Cependant il ne faut pas s'arrêter à la domination du Virtuel comme à une fatalité. Le premier contresens est de prendre le Virtuel pour une "réalité" (c'est un comble ! C'est le contresens de Matrix), et de lui appliquer les catégories du réel et du rationnel. C'est à peu près le même contresens que de réinterpréter, comme on l'a fait pendant des siècles, la science dans les termes de la théologie - pour ne pas voir que la science mettait fin à la théologie. Ou d'interpréter les media en termes marxistes d'aliénation, en termes socio-politiques venus de l'histoire ancienne, ~~pour~~ ^{pour} ne pas voir que ç'en est fini du déroulement de l'histoire avec l'entrée en scène de l'information. Plus généralement, que ç'en est fini de la réalité avec l'entrée en scène du Virtuel. Mais il y a à cela une conséquence logique en même temps que paradoxale : c'est que le Virtuel ne peut que nier sa propre réalité en même temps que celle de tout le reste, et il est repris par un jeu - celui de l'illusion - dont il ne détient pas la règle (personne ne la détient). Le Virtuel ~~est~~ ^{n'est plus alors le fin mot de l'histoire, il n'est plus} que l'illusion virtuelle, l'illusion du Virtuel. Il n'y a ~~pas~~ pas de stade suprême de l'intelligence et de la vérité - ~~ce n'est pas~~ ^{et surtout pas} ~~celui~~ celui de l'Intelligence Artificielle.

On était déjà passé à côté de ~~la véritable mutation~~ ^{la révolution} médiatique en réduisant le medium à une simple technique instrumentale. On passe de la même façon à côté de la véritable signification du Virtuel en le réduisant à une technologie appliquée. On n'a pas vu que l'irruption de l'un, et plus encore de l'autre, bouleversaient les données de la Réalité, le principe même de réalité. Ainsi parle-t-on du bon usage du virtuel, d'une éthique du virtuel, de la "démocratie" virtuelle, sans rien changer aux perspectives et aux ~~valeurs~~ valeurs traditionnelles. Or la spécificité du Virtuel est de faire événement dans le réel contre le réel, et de remettre en cause toutes ces catégories du réel, du social, du politique, de l'histoire - tel qu'il n'y a plus d'émergence de tout cela que virtuelle. Autant dire qu'il n'y a plus de politique que virtuelle (et non pas de politique du Virtuel), qu'il n'y a plus d'histoire que virtuelle (et non pas d'histoire du Virtuel), qu'il n'y a plus de technique que virtuelle (et non pas de techniques du Virtuel). Sans compter les "arts du virtuel" - comme si l'art demeurerait l'"Art" quand il joue avec le digital et le numérique. Sans parler de l'économie, elle-même passée dans la virtualité, c'est-à-dire dans la (sp)éculation pure.

Quelque part nous devons pressentir quelque chose de cette illusion du Virtuel, car, en même temps que nous plongeons dans cette machinerie et ses abîmes superficiels, tout se passe comme si nous nous donnions la comédie du Virtuel. Tout comme nous nous donnons la comédie de l'information. De l'information nous sommes les ~~otages~~ otages, mais aussi les complices - nous nous en donnons le spectacle, la consommation spectaculaire, sans égard pour sa "réalité" et sa crédibilité - l'obsolescence y est intégrée comme dans n'importe quel produit industriel. Une dérision, une incrédulité, une ~~ironie~~ ironie latente nous délivre d'une emprise totale de l'information. Ce n'est pas une conscience critique qui nous fait prendre

plus jouer le jeu. Quelque part nous ne voulons pas profondément de l'information et de la transparence (ni peut-être d'ailleurs de la liberté et de la démocratie - tout cela est à revoir)

Le mieux ^{serait donc} finalement de ~~se~~ poser tous ces problèmes en d'autres termes que ceux d'aliénation et de destin ~~malheureux~~ ^{du sujet} (c'est à cela qu'aboutit toute analyse critique). C'est l'extension sans limites du Virtuel lui-même qui nous y pousse, qui nous pousse vers la pataphysique comme vers la science de tout ce qui a outrepassé ses propres limites, de tout ce qui outrepassé les lois de la physique et de la métaphysique. Science ironique par excellence, qui correspond à un état où les choses, en même temps qu'elles sont arrivées à un stade extrême, à un stade paroxystique, sont arrivées à un stade parodique.

Peut-on avancer l'hypothèse qu'au-delà du stade critique, du stade héroïque (qui est celui de la métaphysique), il y ait un stade ironique de la technique, un stade ironique de l'histoire, un stade ironique de la valeur, etc ? Ceci nous délivrerait de la vision heideggerienne de la technique comme effectuation et stade ultime de la métaphysique, ceci nous délivrerait de toute nostalgie rétrospective de l'être, au profit d'une gigantesque ironie objective, d'une intuition supérieure de l'illusion de tout ce processus - qui ne serait pas loin du snobisme radical, post-historique", dont parlait KOJEVE.

Cette ironie est peut-être, au coeur de cette réalité artificielle, de cette Réalité Virtuelle, tout ce qui nous reste de l'illusion originelle - qui nous préserve en tout cas de toute tentation de posséder un jour la vérité.

Jean Baudrillard

Auparavant il y avait un sujet de l'histoire, un sujet ~~du~~ du savoir, un sujet du pouvoir, un sujet psychologique - toutes choses introuvables aujourd'hui, où la réalité subjective a disparu en même temps que la réalité objective